

*A ma sœur Elisabeth, qui fut ma première lectrice,  
C'est sans doute grâce à son enthousiasme que je  
n'ai jamais cessé d'écrire depuis mes six ans, merci  
d'avoir nourri ma passion.*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-9412-9

© Marguerite Julia

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## Prologue

*Automne 1936*

*La saison était déjà bien avancée. Pourtant, troublant l'obscurité de la paisible forêt, une lumière à l'étage de la grande demeure familiale éclairait encore la vaste terrasse sur la laquelle allait et venait nerveusement un homme débraillé, ruisselant de sueur. Quand soudain, un cri déchira le silence... suivi d'un vibrant braillement. L'homme se précipita à l'intérieur et monta quatre à quatre les marches du large escalier de marbre en haut duquel l'attendait une femme du même âge que lui, le visage réjoui, portant un bébé dans les bras. Il poussa la porte et vint embrasser la jeune femme allongée sur le lit défait. La serrant dans ses bras, il la remercia pour cette magnifique petite fille qui venait de voir le jour. Puis il s'assit à ses côtés, posant l'enfant entre eux. La mère sourit, pourtant une immense tristesse voilait son regard.*

*-Je ne pourrai pas, Jean. Ne me l'enlève pas, s'il te plaît ! Supplia-t-elle dans un souffle.*

*Il se leva et alla à la fenêtre.*

*-Tu préfères que ce soit ton mari qui l'élève ? Que ce soit lui, qu'elle appelle papa ?*

*Il appuya sur le « lui » avec mépris.*

*-Non, Noémie. Je ne le supporterai pas. Ne me fais pas subir cette épreuve. Ou alors, je partirai. Et tu ne me reverras plus.*

*-Alors, nous allons abandonner notre enfant pour satisfaire ton propre égoïsme paternel ! s'écria-t-elle en se redressant sur son avant-bras.*

*-Nous ne l'abandonnons pas. Christine est la fille de ma nourrice et j'ai confiance en elle. Nous viendrons la voir le plus souvent possible. Tu sais bien qu'on n'a pas le choix.*

*-Et tu as une idée pour le cas où mes parents et mon mari demanderait le corps de l'enfant ?*

*-Ils n'oseront pas. La tombe est déjà creusée et recouverte au fond du jardin. Tu n'auras qu'à t'y recueillir. Et tes parents ne douteront pas de moi, leur cher neveu qui a si bien réussi. L'argent aplanit beaucoup d'obstacles.*

*Il se tourna vers elle et elle força un sourire en berçant l'enfant sur son cœur, l'enfant qui, dans quatre jours seulement, lui serait arraché.*

*Au bout de ce délai, à l'aube, Christine se hissa dans la traction avec le bébé pendant que le majordome plaçait les valises dans le coffre. Jean embrassa la mère qui ne versait pas une larme, le cœur trop lourd pour avoir la force de s'épancher, et il prit le volant. Elle regarda la voiture s'éloigner, songeant déjà au jour où elle irait dans ce petit village du Massif central pour serrer l'enfant contre elle. Le lendemain, Jean téléphonait à son oncle pour lui annoncer la mort de l'enfant.*

*Une année s'écoula entre la vie à Paris et le*

*séjour dans le chalet que Jean avait loué pour Christine. Là, les gens s'étaient habitués à voir cette jeune femme prétendue veuve élever sa petite fille et on ne s'étonnait plus de la visite de ce couple élégant qui se faisait passer pour des amis de longue date. Seulement, le jour vint où Noémie refusa de repartir sans son enfant. Les pleurs de la mère se mêlaient à ceux de la fillette qui s'était attachée à elle autant qu'à la nourrice qui la soignait. Jean la prit par la taille mais elle se mit à pousser des cris déchirants en le cognant de ses poings, hurlant, que sa vie n'avait pas de saveur loin de son enfant. Puis épuisée, elle s'effondra sur la poitrine de l'homme qu'elle aimait et qui lui infligeait une telle souffrance. Elle releva la tête, Christine avait éloigné l'enfant. Au loin, derrière la montagne, le soleil se levait et la neige scintillait. Noémie se détacha de son amant et s'approcha de cette lumière fascinante, l'œil hagard. Avant qu'il n'ait le temps de la retenir, la jeune mère s'était jetée du haut de la falaise.*

## **Première partie**

### **Chapitre 1**

#### ***Peterborough , Australie***

## *Décembre 1954*

Amandine ne tarda pas à s'éveiller, ballotée par les cahots de la voiture. Fanny, qui l'avait calée contre son épaule, la sentit remuer. Elle l'aida à se tenir droite. Amandine soutint sa tête avec une grimace.

« Comment te sens tu ? lui demanda sa tante en caressant ses lourdes boucles châtaines.

La jeune femme fixa sa voisine obstinément à travers la longue ligne bien ordonnée de ces cils. Elle ne répondit pas mais observa chaque occupant de la voiture. Tous paraissaient épuisés et semblaient lui porter beaucoup de compassion.

-Hé bien mademoiselle, s'exclama Pascaline, vous en avez eu une chance !

Mais Amandine restait muette.

-Tu te sens bien Amandine. Cette dernière dévisagea son interlocutrice comme si elle ne l'avait jamais vu. Fanny la secoua un peu.

-Amandine, tu m'entends ? réagit-elle soudain inquiète en haussant un peu le ton.

La jeune femme acquiesça d'un signe de tête mais resta sans voix.

-Tu me reconnais au moins ? Dis-moi ! Tu me reconnais ?

Fanny sentit les membres de sa nièce trembler sous ses mains. Elle constata qu'une peur incontrôlable l'envahissait peu à peu.

-Non, répondit-elle finalement, très froidement. Je ne vous ai jamais vu. Où suis-je ? Où allons-nous ?

-Nous arrivons. Vous reconnaissez Peterborough mademoiselle ?

-Je n'ai jamais vu cet endroit.

Amandine sentit alors la panique monter en elle. Elle voulait s'enfuir mais elle était tétanisée. Un grand vide emplissait sa tête, elle s'appelait Amandine, oui, à priori du moins puisque c'est ainsi qu'on s'adressait à elle, mais qui était-elle ? Où était-elle ? Qui était ces gens à l'air si grave malgré leur sourires attendris à son égard ? Elle aurait voulu se jeter sur la portière et courir, courir loin de ce véhicule qui l'effrayait, mais elle réussit tout juste à laisser couler quelques larmes en fixant cette immense demeure qui venait de dresser devant elle tel un barrage.

-Ma mère, finit-elle par demander, où est ma mère ?

Fanny la prit dans ses bras mais ne put répondre. Elle aussi, à son tour, était terrorisée

## **Chapitre 2**

Quand elles entrèrent dans l'entrée monumentale de la demeure, une femme en descendait les imposants escaliers. Elle était très belle, mais d'une beauté froide et hautaine. Elle tendit une main gracieuse vers Amandine en disant :

-Bonjour, Amandine. Je vous présente mes sincères condoléances.

-Cassandra, coupa Fannie. Elle a surtout besoin d'une chambre et de soins.

-Oui, bien sûr.

Elle appela une femme pour qu'elle s'occupe d'Amandine. Une fois la jeune femme partie, Fannie s'adressa à Cassandra :

-Ne vous fatiguez pas, du moins pour le moment. J'ai l'impression qu'elle a perdu la mémoire.

Cassandra fronça les sourcils, dubitative.

-Le choc de sa chute, sans doute ! expliqua Fannie.

-C'est sans doute mieux pour elle, soupira Cassandra qui, à ce moment précis, aurait aimé elle aussi rayer son passé et les événements de la nuit.

-Sans doute, soupira Fannie.

Amandine s'était endormie. Dans son rêve, elle suivait un long couloir sombre, marchant de plus en plus vite vers un cercle de lumière qui semblait la narguer en reculant toujours. Mais le tunnel qui l'encerclait était toujours noir. Quand elle parvint à la lumière, une brûlure l'éveilla en sursaut. Elle se



retrouva assise sur son lit, une main posée sur son bras bandé. Elle se leva à travers cette chambre qui lui était étrangère, s'approcha à tâtons d'une des fenêtres s'ouvrant sur le jardin. La nuit était sombre à peine éclairée par un quartier de lune. Sur la route, son attention fut soudain attiré par un cavalier qui éperonnait son cheval. Puis elle entendit le martellement des sabots qui martelaient le sol dur. Ensuite la nuit retomba dans le silence.

Elle descendit tôt le lendemain. Elle ne s'était pas rendormie. De la salle à manger, elle entendit un enfant pleurer et demanda à le voir. Dès qu'il la vit, le bébé cessa de pleurer et tendit les bras. Amandine resta clouée sur place un instant et, avalant sa salive, se pencha sur le berceau et dit à l'oreille de Fannie :

« J'aurais pensé qu'une belle femme comme Cassandra devait avoir un bébé magnifique. Elle est affreuse ! ».

Et elle s'en détournait. Quand l'enfant se remit à pleurer, elle inspira légèrement en grimaçant avant de sortir de la pièce. Fannie ne la quitta pas de la matinée. Elle parlait peu, et sa compagnie ennuyait Amandine. Elle passa ensuite l'après-midi avec Charles, le frère de son hôte, qui lui fit visiter le domaine. Malgré son pied bandé, elle trottait comme un lapin, soudain égayée par la présence de Charles. C'est donc sa compagnie qu'elle préféra les jours suivants, lorsqu'elle n'était pas au salon à lire des

périodiques ou, à la bibliothèque pour trouver un nouveau roman, elle le suivait partout où il allait. Le soir, dans le parc, prisant la fraîcheur sèche, fascinée par la beauté des ombres jouant autour d'elle, elle rêvait d'autres horizons, d'autres lieux où elle pourrait être libre sans toujours quelqu'un pour espionner ses moindres gestes. Elle aspirait à d'autres visages, à d'autres voix.

Partir ! Revoir ce pays dont lui parvenait, du fond de sa mémoire, au milieu de ses rêves agités, des images alléchantes. Elle se plongea dans les livres photographique, à l'affût de toute représentation des rues haussmanniennes, des monuments mythiques... C'est un de ces soirs où elles étaient plongées dans la contemplation de ces photographie que Charles la surprit. Il remarqua qu'elle avait pleuré et lui en demanda tendrement la raison en la prenant par les épaules. Elle se blottit contre lui et lui dit :

-Aidez-moi Charles ! Je dois partir d'ici sinon, je vais étouffer. Emmenez-moi dans ce pays que je sens mien. Je sais que là-bas est mon avenir. Ici, je ne peux que m'éteindre.

Il aimait cette naïveté qui était propre à sa jeunesse et à son ignorance.

-Quel pays ?

-Tu me demandes quel pays ? Mais, la France !

-Tu te souviens donc de la France ?

Amandine hésita un instant puis se reprit.

-Je devine y être déjà allée et avoir toujours souhaité y retourner. Seulement, quelque chose me retenait ici. J'ignore quoi, mais ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui, je ne sens plus aucune contrainte, aucune obligation de ne pas partir. Oui, je me souviens que c'était un rêve déjà. Si vous ne m'aidez pas, je me débrouillerai seule.

Il s'éloigna un peu d'elle et lui demanda :

-Et moi, ne pourrais-je être une raison pour que tu restes ? Je pensais que nous nous entendions bien.

Amandine passa ses bras autour de son cou et l'embrassa.

-Pas suffisamment peut-être, ou alors sois capable de me suivre.

Charles hésita puis se détourna.

-Je ne peux pas. Un jour, tu comprendras pourquoi et ce jour-là, je ne veux pas être présent. C'est aussi difficile pour moi que pour toi, peut-être plus. Tu as sans doute raison : il vaut mieux que tu t'en ailles. Je t'aime, mais je n'ai pas le droit ni de te retenir, ni de te suivre.

Elle se doutait qu'il refuserait. Elle s'en fichait d'ailleurs. Elle approcha son visage tout près du sien.

-Je savais que tu me comprendrais !

Il n'y résista pas. Il la prit dans ses bras et leurs lèvres se joignirent.

Le lendemain, Amandine se risqua à un promenade en solitaire. Elle partit à cheval et sortit de la propriété. Elle galopa longtemps jusqu'au moment où se profila à l'horizon la carcasse de ce qui avait dû être un grand et beau ranch australien. Elle resta plus d'une heure à observer ces ruines puis elle frissonna et regarda les alentours comme si elle craignait d'être surprise. Elle fit demi-tour sans pour autant ne pas détailler la pancarte encore présente sur laquelle était inscrit le mot « l'Hilé », étymologie du prénom Hélène. Un peu plus loin, une chapelle hissait son clocher au sommet d'une petite colline. L'endroit était désert et Amandine s'y installa un instant pour reposer sa jument. Puis elle continua sa promenade à pieds en tenant sa jument par la bride.

Elle arriva à une pierre plate et s'y assit. A sa grande surprise, elle fut bientôt rejointe par Charles. Il resta un instant immobile, bouche bée. C'était si étrange de la voir installée ici avec cet air détaché, ne l'attendant pas lui mais, au contraire, surprise de sa venue.

-Je pars dans une semaine pour Paris, dit-elle. J'en ai déjà parlé à ma tante. Elle a compris mes raisons. Il faut seulement que tu m'accompagnes à Sidney.

Avant qu'il n'eût le temps de réagir, Amandine était remontée à cheval et avait disparue. Il l'avait donc définitivement perdue.

Pascaline les mena à la gare. Commença le long trajet à travers le désert australien. Amandine s'extasiait devant le paysage, tout en sachant qu'un plus majestueux encore l'attendait, et elle serrait le livre d'images sur ses genoux. Charles ne la quittait pas des yeux, ému et attristé par le bonheur qu'elle exhibait à voir ces paysages s'enfuirent. Elle redécouvrit Sidney où elle se dirigeait parfaitement, allant de boutiques en boutiques pour se constituer une nouvelle garde-robe. Le soir, quelqu'un l'interpella dans la rue. Elle lança un regard dédaigneux à cette femme de couleur aux cheveux courts dont les yeux noirs brillaient de la joie de la voir. Elle était accompagnée d'un homme aux cheveux grisonnants. Amandine lui tourna le dos et s'éloigna en saisissant le bras de Charles. La femme en parut douloureusement peinée.

-Tu ne reconnais plus Adèle ? s'écria-t-elle.  
Amandine, c'est bien toi ?

Mais Amandine ne se retourna pas.

-Elle a l'air heureuse, dit Bob, c'est le principal.

Rapidement, pourtant, Amandine congédia Charles et alla s'asseoir dans le parc. Regardant les enfants, des larmes se mirent à couler sur ses joues sans qu'elle cherche à les retenir. Qui était-elle ?

Quand elle retourna à l'hôtel, Charles

l'attendait sur le lit.

-J'ai fait nos valises.

-Nos valises ? Nous rentrons ?

-Non. Tu voulais voir la France. Tu la verras.

Mais Fannie refuse de te laisser partir seule. Je suis chargé de toi.

-Tu viens avec moi ? s'exclama-t-elle, dépitée.

-Ce n'est pas ce que tu voulais ? dit-il avec un sourire.

Elle hésita.

-Si, bien sûr.

Pour ne pas éveiller sa suspicion, elle passa ses bras autour de son cou et l'embrassa. Il entoura son corps et fit glisser un à un ses vêtements, puis il l'allongea sur le lit. Elle le dévêtit et ferma les yeux.

Lorsque Charles s'éveilla, le lendemain, il entendit une voix douce filtrer de la salle de bain. Il sourit en l'écoutant. Il se sentait heureux, sûr de lui. Il gagnait, donc. Enfin, elle était à lui. Le temps lui parut un peu long. Il regarda l'heure et se leva. Il fallait bientôt partir pour l'aéroport. Il appela Amandine qui ne cessa de chanter dans la salle de bain.

-Amandine ! Dépêche-toi ! Il ne faut plus tarder ou on ratera l'avion !

Pas de réponse. Charles eut un regard vers les valises. Il n'y en avait plus qu'une. Il frappa sur la

porte pour l'ouvrir : rien. Il tourna la poignée : la porte n'était pas fermée. Sur la cuvette des toilettes, un magnétophone le narguait. Comment avait-il pu se laisser duper si facilement ! Il le jeta à travers la pièce. En moins de temps qu'il n'avait pris pour le comprendre, il était devant l'hôtel. Aucun taxi. Il dut marcher vers la station la plus proche. Quand enfin il la trouva, il était si furieux qu'il avait peine à dire sa destination. Quand il arriva à l'aéroport, il put voir l'avion décoller pour Paris. Il croyait avoir gagné, il avait été trompé. « *La peste* », marmonna-t-il. Il resta immobile, le regard rivé sur la piste. Il se souvint de cette nuit. Elle était si belle avec ses cheveux épars sur l'oreiller, les lèvres entrouvertes. Il avait tant souhaité ce moment qu'il lui semblait irréel. Pourtant, l'obsession qu'elle retrouve la mémoire et le rejette à jamais ne l'avait pas quitté. Avait-elle deviné ? S'était-elle souvenu de la façon cavalière dont il l'avait traitée ?

Pendant son temps, le front collé au hublot, Amandine regardait cette terre étrangère s'éloigner de sa vie. Y retournerait-elle un jour ? Pourquoi devinait-elle qu'une vie l'attendait de l'autre côté de la terre ? A Paris ? Une ville dont, pourtant, elle ne savait rien. Où nul ne l'attendait... Une chose était certaine, elle était ravie de s'éloigner de cette homme qui l'avait dupée. A peine lui avait-elle fait l'amour qu'un pan de sa mémoire s'était ouvert. Elle avait passé la nuit à tourner dans sa chambre alors

qu'il dormait paisiblement, heureux, lui.



# Premier tableau

L'Hilé, Février 1954

*Chapitre 1*

*Charles*

Amandine met tout son cœur dans le chant de sortie entonné par les fidèles. C'était une des raisons principales qui ne lui faisaient jamais manquer la messe. Chanter. Vibrer au son de l'harmonium, chasser tout le poids de son passé en gonflant sa poitrine pour en sortir cette voix mélodieuse qui lui avait été offerte à la naissance. Quand elle fermait les yeux, elle chantait pour sa mère, elle chantait pour sa sœur, pour tous ceux qui n'étaient plus auprès d'elle mais ne quittaient jamais ses pensées. Quand elle rouvre, ce jour-là, à la fin du chant, elle croise un regard. Un regard amusé et admiratif. Un regard qu'elle ne connaît pas. Pourtant, ici, tout le monde se connaît. C'est immense et minuscule à la fois en raison de la densité de population sur une terre gigantesque. Il lui sourit. Elle répond par un sourire, par politesse. Puis attrape son châle et sort de l'église. Alors qu'elle descend la colline pour rentrer au ranch, une main l'arrête en empoignant

son bras. Elle se retourne vivement et l'homme la lâche en s'excusant.

-Excusez mon arrogance mais j'avais tellement envie de vous rencontrer.

-On n'aborde pas les gens de cette façon !

-Oh ne faites pas la mégère, je suis certain que vous vous moquez bien des convenances ?

-J'aimerais savoir pourquoi vous vous imaginez cela ?

-Je le lis dans vos yeux.

Amandine ne sait que répondre. Elle ne peut nier que l'audace de cet homme l'amuse, la séduit même.

-Je suis Charles. Le frère de Cassandre. Vous devez la connaître, je pense.

-Le domaine de Peterborough, je connais. Il y a souvent de petite fêtes chez elle, mais je n'y ai pas encore été invitée.

-C'est bien dommage, je vais y remédier.

-Je crois qu'elle est un peu en froid avec mon oncle. Philippe. Philippe de Montmorin.

-Ah ! c'est donc vous !

-Suis-je donc une célébrité ?

-Sans doute vu la qualité de votre voix.

Amandine fronce les sourcils puis éclate de rire.

-Un jour peut-être si je quitte cet endroit perdu, s'exclame-t-elle.

-Je vous suivrai au bout du monde si jamais vous partiez.

Gênée, Amandine prétexte qu'on l'attend pour déjeuner et se sauve en courant.

-Pourra-t-on se revoir ? lui crie-t-il.

-Si Dieu le veut ! répond-elle sans cesser sa course.

Amandine saute sur le dos de sa jument et remercie Pascaline quand il lui met les rênes dans les mains. Elle part au pas, histoire de chauffer les muscles de son cheval, avant d'accélérer le rythme, une fois arrivée au petit bosquet où elle aimait se promener. La verdure de ce lieu lui fait oublier la monotonie du désert et l'emporte loin d'ici, dans son pays qu'elle a quitté huit ans auparavant. Elle fait courir un peu sa monture puis ralentit aux abords d'une large pierre plate. Là, elle pose pied à terre et s'allonge sur la pierre pour se reposer. Les yeux fermés, elle offre son visage aux rayons de soleil qui filtrent à travers les feuilles des arbres centenaires. Une voix la fait sursauter.

-Quelle agréable rencontre !

Elle ouvre les yeux et se trouve face à Charles qui lui sourit. Elle se redresse vivement et s'assoit sur la pierre.

-Vous me suivez ?

-Je passais là par hasard. Un bel hasard...

-Un court hasard. Je dois rentrer, fait-elle en regardant le soleil déclinant.

-Je vous raccompagne ?

-Essayez toujours ! s'exclame-t-elle en se

hissant sur sa jument et en partant au galop.

Elle le distance vite, bonne cavalière et maîtrisant parfaitement ce cheval qu'elle a dressé elle-même. Mais si sa victoire était assuré sur son adversaire, c'était sans compter sans la traversée d'un mammifère qui surprend sa monture laquelle se cabre et fait glisser sa cavalière sur le sol. En quelques seconde, Charles est penché au-dessus d'elle.

-Vous allez bien ?

Vexée, elle se relève vivement mais doit s'appuyer sur le bras de Charles en raison d'une douleur qui lui traverse la cheville.

-Satanée bestiole ! s'écrie-t-elle.

-Cette fois, vous n'avez pas le choix, je vous raccompagne.

-Je crains de ne pouvoir refuser.

Il la fait monter sur son cheval, prend les rênes de sa jument et grimpe derrière elle. Le long du chemin vers l'Hîlé, ils ne prononcent plus une parole. Charles sourit. Amandine, ne quittant pas le sol du regard, lutte contre l'émotion de sentir le torse de cette homme tout contre son dos. Elle se trouve idiote, et pourtant, quelle plaisir elle éprouve à cette proximité.

Quand ils arrivent, ils sont froidement accueillis par Philippe, inquiet et furieux. Il fait rapidement descendre sa nièce de cheval et remercie d'un ton brusque le jeune Charles en le congédiant

tout aussi brusquement.

-Tu aurais pu être plus aimable, tout de même.

-Le jour où tu me verras aimable avec cette famille, c'est que je serais malade... ou amnésique, fait-il d'un ton bourru avant de la porter jusqu'à la maison.

## **Chapitre 2**

Les jours s'écoulaient dans la tranquillité de l'été : les va-et-vient perpétuels de son oncle, les cris et les jurons des journaliers, leurs chants, la nuit, abreuvés d'alcool, résonnant dans tout le domaine. Amandine aime écouter leur fête et leurs danses depuis sa chambre. Elle les entend par sa fenêtre grande ouverte. Elle se grise de leur gaîté, chantant tout bas avec eux, connaissant chaque air pour les avoir entendus d'années en années depuis huit ans. Ceux qu'elle préfère sont les chants de Noël. Au début, il lui était étrange de célébrer cet événement en plein été, sans sapin et sans vent froid qui vous glace les os.

Et Noël approche. Elle l'attend avec impatience car, depuis une semaine, le docteur l'oblige à rester sur une chaise toute la journée. Sa

cheville est plus enflée qu'elle ne le pensait. Elle passe ses journées à lire, s'ennuie surtout. Elle réussit bien, parfois, à s'évader furtivement mais il y a toujours un journalier, Bertha, la femme de chambre, ou Philippe lui-même pour la porter à nouveau sur sa chaise et poser son pied sur un tabouret en la sermonnant. Alors, elle pense à Charles pour se distraire, attendant avec impatience le jour où elle pourra provoquer une rencontre. Faute de s'enfuir physiquement de sa chambre, elle s'évade par l'esprit en s'inventant des histoires.

Un jour elle demande à être installée plus loin, prétextant qu'elle n'a pas assez d'ombre et qu'elle veut changer de paysage. Elle espère, ainsi, qu'il sera plus facile d'échapper à la surveillance de son entourage. Et elle y parvient. L'oreille aux aguets, elle se lève doucement et sort par la porte des domestiques. Elle a fait à peine quelques pas qu'elle entend le pas d'un cheval. Elle croise les bras de mécontentement et avance les lèvres en une moue furieuse. Elle s'apprête à maugréer mais une voix qu'elle reconnaît immédiatement la précède.

-On se fait la malle ? Mademoiselle Masset ?  
Stupéfaite, elle fait volteface et sourit à Charles.

-Oui, par votre faute.

-Je n'ai ni déclenché la course ni mis un animal sur votre route !

-En tout cas, vous en avez mis du temps pour me rendre visite.

-Nous ne sommes pas tellement les bienvenus ici.

-Pourquoi ? D'ailleurs...

-Oh ce sont de vieilles querelles ancestrales dont on ne connaît même plus la source... J'espérais vous voir à l'église.

-Si seulement on m'y autorisait. Ca me ferait une sortie. Mais il paraît qu'il faut que je me repose. Pourtant, tous les soirs...

Elle se tut soudain, comprenant qu'elle était en train de se démasquer. Il la considéra, étonné et amusé.

-Oh, ne vous faites pas d'illusions, mais tous les soirs, je danse dans ma chambre. Sans cela, je serais paralysée.

Il rit aux éclats et, après une courte hésitation, elle l'imita.

-Venez me voir plus souvent, Monsieur Bealty, s'il vous plaît !

-Charles, appelez-moi Charles !!

### Chapitre 3

Comme chaque année, Amandine participe à la tonte des moutons. Elle aime ce travail et l'accomplit avec entrain, ni plus ni moins que les autres, ne se souciant ni de la chaleur, ni du soleil qui brûle les peaux. Sous son chapeau de paille aux larges bords, elle transpire pourtant. En short et sans chaussures, elle lave les moutons qui, bientôt, seront nus comme au premier jour de leur vie.

-La journée est dure, s'écrie une voix au-dessus du bruit des tondeuses.

Elle lève les yeux vers le nouvel arrivant, radieux sous son casque d'or. Charles s'empare de ses mains.

-Ce n'est pas un travail pour vous.

-Il me plaît pourtant.

-Arrêtez-vous un instant et venez avec moi.

-Je n'en ai plus pour très longtemps. Je vous rejoins après.

Elle le retrouve peu après dans un petit bois à l'extérieur du domaine, comme elle le fait chaque soir depuis plusieurs semaines.



-C'est étrange, prononce Charles lentement, tu es tellement différente de toutes les femmes que j'ai pu rencontrer.

-Vous en avez donc connu beaucoup, dit-elle malicieusement en frottant ses mains l'une contre l'autre.

Il se mord les lèvres et sourit.

-Tout le monde est différent, reprit Amandine. C'est pour cela que personne ne se comprend. Moi, je ne veux pas être différente.

Il lui prend les mains et embrasse ses paumes.

-C'était un compliment, se justifie-t-il.

D'un geste elle s'écarte et lui tourne le dos.

-Que connaissez-vous de moi pour dire ça ? dit-elle d'une voix chevrotante.

Charles s'approche d'elle et pose ses mains sur ses épaules.

-Un jour, tu m'as donné la signification de Bat Sheba, le nom de ton cheval, éclat du soleil. Moi, je connais la signification d'Amandine : née pour l'amour. Et je t'aime. C'est tout ce qui m'importe.

Amandine le fixe, étourdie par cette révélation. Il l'entoure de ses bras, et la serre contre lui, tout doucement. Il se penche sur elle, pose ses lèvres sur les siennes. Amandine se laisse emporter par la douceur de cette étreinte, nouvelle pour elle. Puis, soudain, elle le repousse et s'écrie, les yeux

brillants :

-Mais moi, je ne veux pas aimer !

Sur ce cri, elle s'enfuit en courant, des larmes dans les yeux. Non, Amandine ne veut pas aimer. Là-dessus, rien n'a changer pour elle, persuadée qu'elle porte malheur à tous ceux qu'elle aime. De retour à l'Hilê, elle retourne auprès des journaliers pour noyer dans le travail son émotion et son trouble.

Le soir, tous se réunissent autour du feu pour fêter la nouvelle année et la fin de la tonte. Ils dansent toute la nuit, maîtres et employés. A minuit, alors qu'un grand silence s'est établi pour la prière, une voix accompagne les flammes dans leur ascension vers le ciel, emplissant les cœurs de bien-être, faisant briller les yeux d'émotion. Son chapeau de paille à la main, et ses cheveux éparpillés sur sa gorge nue, Amandine chante. Les genoux au sol, les mains posées sur la terre rouge, c'est comme si elle communiquait avec elle et sa voix, forte et limpide, monte vers le ciel alors que les ouvriers, subjugués, ferment les yeux pour mieux entendre son chant mélodieux. Puis, une à une, des voix l'accompagnent et le chant devient un grand souffle sur le domaine de l'Hilé.

## Chapitre 4

Le premier de l'an, Cassandre reçoit dans sa propriété. Une soirée mondaine à laquelle, cette fois, Amandine est conviée. La seule qu s'octroie son oncle, par politesse de voisinage. Ce soir-là, Philippe la présente, dès leur arrivée, à un jeune couple. Une certaine Mélanie et son frère, Laurent. Amandine est tout de suite frappée par leur ressemblance. Elle se dit aigrement qu'elle, elle ne ressemble à personne, pas même à sa sœur Camille. Elle les salue distraitement en fixant leurs grands yeux noirs. Cette année, elle a même droit à une coupe de champagne. Après tout, elle a dix-huit ans à présent. Elle se tient près du buffet depuis un moment, ne trouvant plus ni mon oncle qui l'a quitté pour quelqu'un d'autre, ni Charles.

-Voulez-vous sortir un moment mademoiselle ? Vous êtes bien pâle.

Elle observe Laurent dans une sorte de rêve, grisée par cette première coupe de son existence et le suit sans lui répondre. En marchant dans le parc, elle reprend peu à peu sa lucidité. La nuit les enveloppe et elle a l'envie soudaine de se blottir contre cet

homme comme une enfant a besoin d'une épaule pour être réconfortée. Mais elle n'ose pas. Elle pense à Charles. Elle aurait voulu que ce soit lui qui marche à ses côtés. Alors, cet homme l'irrite. Il ne dit pas un mot. Le respect qu'il lui voue en gardant ainsi ses distances, l'agace. Sa présence, qui l'empêche de chercher Charles, lui devient vite insupportable.

-Je viens d'arriver sur ces terres. Vous connaissez beaucoup de monde ici, je présume. Vous êtes là depuis votre enfance, il me semble ? finit par demander Laurent.

-Oui. Et je connais surtout les journaliers. Et Charles Bealty, ajouta-t-elle, comme pour le contrarier.

-J'ai entendu parler de lui, dit-il en changeant de figure. Vous n'avez pourtant pas l'air d'avoir de telles fréquentations. On dit que c'est un mangeur de femmes.

-Je vous interdis de l'injurier, et moi aussi !

-Je ne voulais pas ! Je suis maladroit, peut-être. Après tout, ce ne sont que des rumeurs. Je pensais que vous étiez au courant.

-Eh bien pensez moins.

Amandine profite de cette légère altercation pour lui fausser compagnie. Elle retourne à la salle de danse et, après avoir repris une coupe de champagne au passage sur le plateau d'un groom, elle va dévorer les petits fours.

-Attention, tu vas perdre ta ligne !

-Où étais-tu ? souffle Amandine sans se retourner mais reconnaissant immédiatement la voix de Charles.

-C'est toi qui avais disparu.

-Charles, ramène-moi à la maison.

-Mais le bal a à peine commencé et je voulais t'inviter. J'aurais tellement aimé danser avec toi.

-S'il te plaît, ramène-moi !

-Si tu veux mais c'est à contre-cœur.

Dans la voiture de Charles, Amandine somnole en remuant sa fureur contre l'insolence de ce garçon. En même temps, elle ne peut s'empêcher de se sentir flattée. Comment Laurent pouvait-il être un ami de son oncle ? Peut-être est-ce sa sœur qu'il apprécie, songe-t-elle. Elle est jolie, après tout. Cette idée l'irrite un peu sans qu'elle s'explique pourquoi. Elle jette alors un œil au dehors et constate qu'ils ne sont pas sur le chemin de l'Hilé. Elle dévisage Charles et s'exclame :

-Mais, ce n'est pas la bonne route !

-Non.

-Où m'emmènes-tu ?

-Il est encore tôt. Je voulais passer un peu plus de temps avec toi !

Il arrête la voiture et la regarde. Elle se répète intérieurement les paroles de Laurent et admire le visage de Charles. Il est si beau qu'elle ne peut résister à l'envie de l'embrasser. Le champagne